

Claudia Bernal : l'écran de plumes

Claudia Bernal, *Chamanika Urbana*, Centre de créativité Gesù, Montréal, 29 septembre – 31 décembre 2010

René Viau

Numéro 96, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Viau, R. (2011). Compte rendu de [Claudia Bernal : l'écran de plumes / Claudia Bernal, *Chamanika Urbana*, Centre de créativité Gesù, Montréal, 29 septembre – 31 décembre 2010]. *Espace Sculpture*, (96), 42–43.

Claudia BERNAL : l'écran de plumes

René VIAU

Claudia Bernal questionne l'identité ou, du moins, comment celle-ci se construit. Le chamanisme ancestral et la poésie magmatique de l'Amérique du Sud influent sur son œuvre. La pratique de cette artiste repose sur l'acte d'interroger, de transfigurer, de recréer, mais aussi de laisser glisser les sens comme en accumulation sans que tout malgré les apparences nous soit livré en bloc.

Une installation vidéo récente s'articule autour d'un documentaire sur des chamans en plein centre de Mexico. Entre rituel et folklore, ceux-ci persistent à opérer des pratiques rituelles ancestrales.

ENTRE PROFANE ET SACRÉ

Sur une place publique de cette mégapole, les autochtones vêtus de costumes ancestraux se livrent à un rituel de purification sur des passants. En échange de quelques pesos, ils aspergent ceux-ci de fumée d'encens. Même s'ils n'y croient pas tous, les gens se prêtent de bon gré à

l'exercice. On peut se demander, en effet, quelles sont les motivations des sorciers qui ici officient tout autant que celles des femmes et des hommes qui s'y soumettent sans sourciller. Non sans malaise, l'authenticité de l'émotion se teinte d'un aspect folklorisé agissant comme un irritant. Oscillant entre ces pôles, le document nous amène aussi à réfléchir aux conséquences de la mondialisation sur les cultures autochtones. Si elles peuvent apparaître un peu clichés, ces danses et sacrifices pourtant étonnants n'en évoquent pas moins le souvenir des grandes festivités en l'honneur des dieux aztèques. Comment certaines valeurs ou certaines croyances ont-elles traversé les millénaires même si, avec le temps, une part de leur « charge du sacré » s'est atténuée?

Un hiatus opère entre ces rituels et le décor contemporain, entre ces costumes qui semblent droit sortis du *Temple du Soleil* ou du musée d'anthropologie et les vêtements actuels des citoyens. On peut aussi se demander jusqu'à quel point ceux

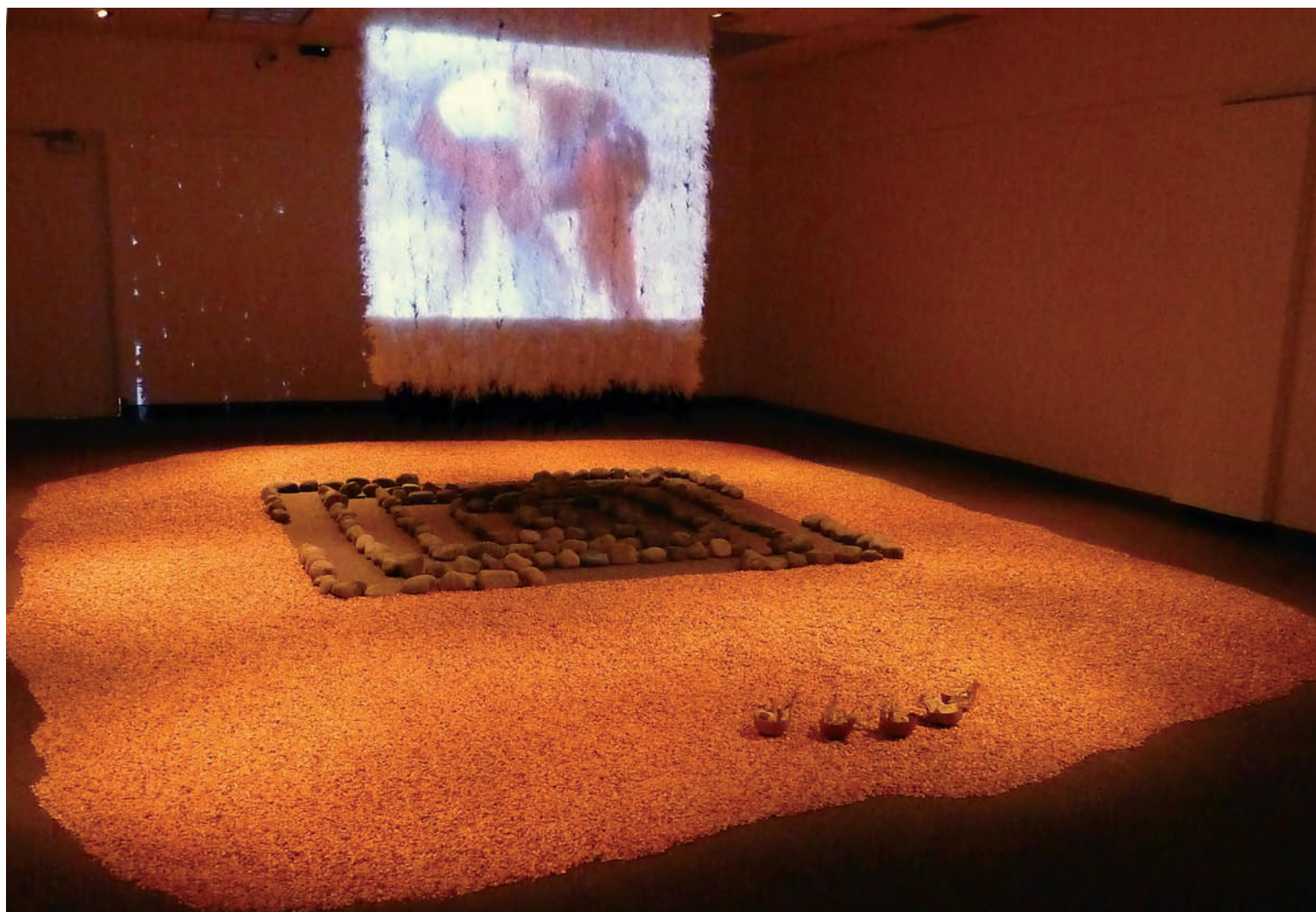
qui se mettent en scène y croient. Au-delà de ces questions, force est de constater que ce qui intéresse l'artiste en montrant cette scène serait avant tout la relation à l'autre et ce, envers les préjugés qui l'accompagnent ou la parasitent. Le dispositif privilégie la danse des corps en s'approchant de la performance. Et le corps est ici plus qu'un prétexte à célébrer la vie et ses débordements. Quelque chose est conjuré. Une intempestivité nous rattrape, celle de l'histoire?

La vidéo est projetée sur un écran fait de plumes d'oiseaux. Cet écran évoque certains artefacts de l'art mésoaméricain dont les bannières de plumes aztèques. La plume reste emblématique d'une culture où les dieux y paraissaient sous une variété déconcertante de formes et d'attributs. Quetzalcóatl, le serpent à plume, n'a-t-il pas accueilli les hommes blancs, ces Espagnols de l'époque cortésienne, comme des dieux? L'espace est délimité par un lit de graines de maïs. Il y a avec les plumes ces suggestions de textures. Il y a aussi les connotations qu'elles

incarnent. Le maïs est l'aliment indigène par excellence.

En parallèle, ou peut-être en opposition, Claudia Bernal a érigé dans un coin de la salle un autel modeste. Inspiré cette fois de la tradition catholique, l'autel est éclairé de cierges et d'accessoires religieux achetés au Mexique. Ses gradins contiennent des petits sacs de jute scellés d'offrandes et juxtaposés à une décoration proche de l'art populaire. L'autel et ces ornements agissent un peu comme des sédiments tout autant de l'histoire avec un grand H que de la propre histoire personnelle de l'artiste, marquée par l'immigration et les transhumances. Avec ses ex-voto bon marché et ses cierges, cet autel domestique ressemble à des centaines d'autres constructions populaires du même type s'élevant aux quatre vents partout au Mexique. Devant cette installation, nous saisis une impression de kitsch aussi fausse et toc en un sens, mais aussi chargée d'un appel vers une vérité autre dont la solennité le dispute à l'humilité.

Claudia BERNAL,
Chamanika Urbana,
2010. Installation
vidéo. Centre de
créativité Gesù,
Montréal. Photo:
Pierre-Yves SERINET.





Claudia BERNAL,
Chamanika Urbana,
2010. Détail.
Photo : Pierre-Yves
SERINET.

EXORCISME ?

On pense à la place du rituel dans nos sociétés. Ici, aucune résistance à l'interprétation. Cette pièce a beaucoup à dire à propos de beaucoup de choses. Pourtant, cette profusion contraste avec le peu tant ces accumulations pourraient en même temps être des manœuvres d'enfouissement. Au-delà de la simplicité du symbole, l'évidence du propos est dépassée. Le secret pour survivre porte des masques. Cette œuvre talisman n'offre pas le confort du rangement dans une catégorie convenue ni le réconfort de la croire en dehors des réalités de l'art d'aujourd'hui. Cela se joue ailleurs. Peut-être là où le profane et le sacré tentent de retrouver une source commune.

En définitive, ce que pointe également Claudia Bernal serait une forme de fragilité affectant tout autant le corps que l'espace social. Je n'ai pas validé avec l'artiste cette piste de réflexion. Comment cependant ne pas envisager que, pour Claudia Bernal, aujourd'hui Québé-

coise, les spectres à exorciser pourraient être aussi ceux du pays où elle est née et a grandi : la Colombie? Après le Soudan, ce pays est l'un de ceux qui a le plus de personnes déplacées. Terrorisés par l'insécurité, les paysans viennent grossir les banlieues à raison de sept cents par jour depuis dix ans. 290 000 personnes ont péri dans une interminable guerre civile larvée, trouvant ses racines dans les années 1950. Des milliers de corps sans identité s'entassent dans des fosses communes. À tout moment, le destin de citoyens bien ordinaires peut être bouleversé par la violence. Des citoyens ordinaires comme ceux filmés par la vidéo de l'artiste. ←

Claudia Bernal, *Chamanika Urbana*
Centre de créativité Gesù, Montréal
29 septembre - 31 décembre 2010

René VIAU est journaliste et critique d'art depuis 1975. Il a collaboré à de nombreuses publications et à plusieurs quotidiens en France et au Québec. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur des artistes québécois.



Claudia BERNAL,
Chamanika Urbana,
2010. Performance
de l'artiste. Photo :
Henri CHAN.